

Une relation de la prise de Fribourg en 1802 par les troupes du parti fédéraliste

Autor(en): **Stöcklin, M.**

Objekttyp: **SourceText**

Zeitschrift: **Revue historique vaudoise**

Band (Jahr): **5 (1897)**

Heft 6

PDF erstellt am: **17.07.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

UNE RELATION DE LA PRISE DE FRIBOURG EN 1802

PAR LES TROUPES DU PARTI FÉDÉRALISTE

La lettre que nous publions plus loin émane d'un M. Stöcklin, qui demeurait à la campagne de la Chasotte, à un quart d'heure de distance de Fribourg ; elle est adressée à sa fille, à Lyon. Cette lettre nous paraît assez intéressante pour mériter l'honneur de la publicité.

Quoique les événements de la fin de l'année 1802, qui causèrent la chute du gouvernement helvétique, soient connus, nous ajouterons cependant que le commandant helvétique Clavel, le défenseur de Fribourg, n'avait pour se défendre dans cette ville mal disposée que quatre à cinq cents hommes d'infanterie, sans munitions d'artillerie. Il se rendit à dix heures du soir au quartier d'Auf der Mauer et conclut une capitulation d'après laquelle la garnison devait évacuer Fribourg le lendemain, avec les honneurs de la guerre, tambours battant, enseignes déployées, mèche allumée, puis déposer ses armes hors de la porte et se rendre prisonnière. Les officiers et soldats d'élite vaudoise retourneraient chez eux sous escorte ; la troupe de ligne serait conduite à Berne, jusqu'à ce que la Diète eût décidé de son sort.

Le nombre de 60,000 hommes donné comme effectif de l'armée assiégeante est évidemment exagéré : la colonne de Watteville comptait environ dix-huit cents Bernois ; Auf der Mauer y conduisit huit cents des siens ; nous ignorons la force de la colonne de Reding, qui, probablement, ne devait pas dépasser le chiffre des deux autres.

A part l'exagération indiquée, la lettre de M. Stöcklin nous initie très fidèlement aux péripéties de la lutte, qui ne fut pas sanglante : un soldat helvétique fut tué à

Bourguillon par un boulet, en observant l'ennemi par une meurtrière. Il y en eut encore un autre de blessé, mais en somme la lutte se réduisit à beaucoup de bruit de fusillade pour un mince résultat.

F. REICHLLEN.

Fribourg, ce 12 octobre 1802.

.
Vous ne serez pas fâchée, je l'espère, de connaître les événements qui feront époque dans les annales de la Suisse. Voici les faits :

Notre gouvernement ¹ se conduisant toujours de la manière la moins propre à s'attirer la confiance de ses concitoyens, les petits cantons prirent les armes sous le commandement de M. de Reding, de Schwytz, pour se soustraire aux vexations qu'ils éprouvaient et se faire une constitution à leur gré et basée sur l'ancienne, comme la seule qui leur convienne, ainsi qu'à toute la Suisse. Le gouvernement regarda cette démarche comme rebelle à ses ordres et fit marcher de suite des troupes contre ces cantons, qui, sortant de l'assoupissement dans lequel ils étaient plongés, reprirent leur ancienne valeur et se grossirent chaque instant d'une manière formidable.

Les troupes du gouvernement attaquèrent Zurich et le bombardèrent impitoyablement à boulets rouges, mais inutilement, à cause de la valeur guerrière de nos anciens Suisses des petits cantons. Le siège en fut levé et les troupes du gouvernement se replièrent sur Berne par capitulation. Les hommes des petits cantons les suivirent de près. Après s'être emparés de Lucerne, Soleure et autres lieux, ils vinrent mettre le siège devant Berne, où était le gouvernement, et s'en rendirent maîtres le 19 septembre au soir ², après l'avoir bombardé toute la journée. Pour lors, le gouvernement décampa et alla se réfugier à Lausanne, en forçant tout le monde à prendre les armes pour le secourir. Mais il ne trouva à Fribourg point de partisans, c'est ce qui fit lever en masse tout le Pays de Vaud, qui vint se retrancher à Fribourg, en voulant faire de notre ville le

¹ Le gouvernement helvétique, issu du coup d'Etat du 17 avril 1802 et qui était composé d'unitaires.

² Stöcklin était dans l'erreur; Berne capitula le 18 au soir.

théâtre de la guerre. Chacun s'y opposa ; les Vaudois voyant l'esprit des Fribourgeois peu disposé pour leur parti, se rendirent maîtres de la ville, la remplirent de troupes, fermèrent les portes et la déclarèrent en état de siège. Jugez de notre détresse et de notre fureur : nous avons des ennemis dans notre ville et tout le reste de la Suisse contre nous.

Prêts à être incendiés, nous ne savions de quel côté nous tourner, lorsque le dimanche suivant, 26 septembre, j'étais au Collège pour entendre la messe de six heures du matin, j'entends une fusillade, je saute à la fenêtre de la chapelle de St-Ignace et je vis qu'on attaquait la porte de Bourguillon. Je prends mon chapeau et mon livre, sans attendre le reste de la messe, je décampe à toutes jambes à la Chassotte¹, craignant de trouver les portes de la ville fermées, on battait déjà la générale et les boulets et les bombes volaient déjà par-dessus ma tête. Fribourg était attaqué des deux côtés, à la porte de Berne et à celle de Bourguillon et a été bombardé sans discontinuer jusqu'à une heure. Les habitants et la garnison furent sommés d'ouvrir les portes dans vingt minutes, à défaut de quoi l'on monterait à l'assaut. Les Vaudois ne voulurent pas se rendre et les Suisses n'osèrent pas tenir parole, parce qu'ils avaient beaucoup de nos jeunes ci-devant, qui étaient avec eux et qui les prièrent d'épargner Fribourg. Les Allemands pour lors se retirèrent et formèrent le projet d'entourer Fribourg de tous les côtés et forcer par là les troupes du gouvernement à se rendre en les cernant de toute part. Leur armée s'était montée à plus de 60,000 hommes, partagée en trois colonnes : l'une, commandée par M. de Watteville, de Berne, se porta sur Morat ; la seconde, commandée par M. de Reding, venait par les montagnes sur la porte de Bourguillon et Romont, et la troisième, sous les ordres du général Auf der Mauer, par le Vully. Ces trois armées se portèrent le même jour et à la même heure sur Fribourg, après avoir pris Morat trois fois, lequel a beaucoup souffert. Enfin, mardi 5 octobre, à deux heures après midi, Fribourg a été attaqué sur tous les points ; j'étais à la Chassotte, armé et retranché en cas de retraite des Vaudois, lorsque je vis arriver par Belfaux courriers sur courriers et puis l'avant-garde, qui me demanda des renseignements sur l'ennemi. Sur mon rapport, on dépêcha un courrier au général qui était à Grolley, avec l'avis d'arriver au galop dans un quart d'heure. Il fut à la Chassotte avec toute son armée. Je lui fis

¹ Maison de campagne à quelques minutes de Fribourg, sur la route de Belfaux.

prendre position à la potence, et pendant qu'il traçait son camp, il envoya une sommation à la ville à se rendre, elle fit quelque difficulté, et pendant que je parlais avec le général sur la hauteur, un boulet passa à côté de nous.

Dès que le parlementaire fut arrivé, les hostilités cessèrent et à minuit la ville a capitulé, et il fut convenu que les Allemands entreraient le lendemain, à six heures du matin, et que la garnison serait prisonnière ¹.

Je suis entré en ville toujours à côté du général, à qui la municipalité est venue présenter les clefs de la ville. Le vainqueur y est entré aux cris de tout le peuple, qui pleurait de joie et lui donnait mille bénédictions et applaudissements, l'arbre de liberté a été aussitôt renversé et l'ancienne cocarde blanche et noire arborée sur tous les chapeaux. On a aussitôt déchiré tous les drapeaux de la République et foulé aux pieds toutes ses couleurs.

SOUVENIRS DE L'INONDATION QUI A EU LIEU A VEVEY

SAMEDI 29 AOUT 1846

(Récit contemporain anonyme et inédit déposé à la bibliothèque de Vevey, revu et publié par A. de Montet).

Une pareille masse d'eau et de matières faisant irruption violente dans le lac devait nécessairement produire à l'embouchure du torrent une scène digne de fixer l'attention. On l'avait compris ; aussi une foule de personnes de tout âge et des deux sexes s'étaient rassemblées sur les deux rives.

L'eau de la Veveyse, épaisse, bourbeuse, jaune-grisâtre,

¹ Le commandant de la garnison, Clavel, avait reçu dans la nuit du 4 au 5 octobre la proclamation de Bonaparte ordonnant aux deux partis de mettre bas les armes. Il en envoya un exemplaire aux assiégés qui n'en tinrent nul compte. Auf der Mauer manqua de loyauté ce jour-là. Il fit affirmer à Clavel sur sa parole d'honneur que les troupes fédéralistes étaient entrées à Lausanne et que le gouvernement unitaire avait quitté cette ville et la Suisse pour se réfugier à Genève. Il savait cependant que cela était faux. Il refusa de laisser vérifier le fait. C'est alors seulement que Clavel capitula à des conditions honorables. Voir Verdeil, Tillier, etc.